

*Brochure*

M<sup>GR</sup> BAUDRY

ÉVÊQUE DE PÉRIGUEUX ET DE SARLAT

PAR

M. L'ABBÉ HENRI PERREYVE

CHANOINE HONORAIRE D'ORLÉANS

PROFESSEUR D'HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE A LA SORBONNE



PARIS

CHARLES DOUNIOL, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE DE TOURNON, 29

1863

Z

37

M<sup>GR</sup> BAUDRY

ÉVÊQUE DE PÉRIGUEUX ET DE SARLAT



PARIS. — IMPRIMERIE W. REMQUET, GOUPY ET C<sup>e</sup>, RUE GARANCIÈRE, 5

*Baudry*

M<sup>GR</sup> BAUDRY

ÉVÊQUE DE PÉRIGUEUX ET DE SARLAT

PAR

M. L'ABBÉ HENRI PERREYVE

CHANOINE HONORAIRE D'ORLÉANS

PROFESSEUR D'HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE A LA SORBONNE



PZ2537



PARIS

CHARLES DOUNIOL, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

29, rue de Tournon, 29

—  
1863



BPZ 2537  
10002829256

## M<sup>GR</sup> BAUDRY

ÈVÈQUE DE PERIGUEUX ET DE SARLAT.

---

L'Eglise tout entière, le clergé de France en particulier, ont fait récemment, en la personne de Mgr Baudry, évêque de Périgueux et de Sarlat, une de ces pertes vraiment irréparables dont la gravité mérite l'honneur d'une attention religieuse.

Ce n'est pas seulement dans les rangs du clergé que cette mort a soulevé d'immenses regrets ; de si grandes espérances de diverse nature s'attachaient à la pieuse et savante personne du vénéré prélat, que le coup qui les a ruinées a retenti dans des régions très-diffé-

rentes, et arraché à des esprits séparés par les opinions politiques, ou même par les convictions religieuses, le même accent de douleur.

Ceux qui ont eu l'honneur, dans les derniers temps surtout, d'approcher Mgr Baudry, comprendront la diversité des regrets qui s'attachent à sa mémoire. Subitement arraché à la paix, au silence, à l'obscurité de la vie religieuse, jeté sans préparation apparente dans la vie publique, appelé à prendre, par ses avis, une part active aux événements les plus graves de ces dernières années, placé enfin sur un siège épiscopal, pressé par conséquent de déployer tout à coup des aptitudes et des ressources ignorées de tous et de lui-même jusqu'alors, Mgr Baudry a étonné non-seulement ceux qui ne le connaissaient point encore, mais ses amis même et ses admirateurs par la soudaine variété de ses forces. Au sortir de sa cellule, il s'est trouvé de plain-pied, et fort à l'aise, sur le terrain des plus hautes affaires, des controverses



les plus graves, des difficultés pratiques les plus délicates ; et, sans hésitation, sans raideur, tout naturellement, tout simplement, l'humble directeur du séminaire Saint-Sulpice s'est trouvé capable d'exceller partout, d'être compétent en toute chose, et de faire dire à quiconque est venu réclamer son conseil : « Cet homme « est spécialement éclairé sur cette matière. » Aptitudes merveilleuses, qui, développées par l'exercice, et surtout par la grâce divine, pouvaient rendre un jour, et dans des circonstances dignes d'elles, d'incomparables services à l'Eglise et à la France.

Les personnes du monde, et elles sont nombreuses, qui ont eu l'occasion d'éprouver par elles-mêmes les impressions que je viens de dire, et de découvrir avec stupéfaction les inépuisables ressources de science, de décision pratique, de fermeté administrative que cachait l'extérieur modeste de Mgr Baudry, n'apprendront pas sans intérêt comment s'est formée cette riche nature, et quelle sorte d'éduca-



tion lui a été donnée dès le commencement.

Mgr Baudry est sans réserve un élève des séminaires ; il a reçu dès son enfance l'éducation ecclésiastique, et toute sa jeunesse s'est formée à l'école de Saint-Sulpice. Que d'hommes, en nos jours, chez lesquels le nom seul d'un séminaire ne réveille qu'une idée froide, morne, stérile ; l'idée d'une sorte de prison, dans laquelle une centaine de pauvres jeunes hommes sont formés par des vieillards à mépriser la raison, à contredire la nature, à se passer de la science, à détester la liberté, à former des conjurations et des complots contre leurs contemporains, leur pays et leur siècle ! Si ces hommes, séparés de nous par des ignorances intéressées et des malentendus séculaires, pouvaient connaître la nature, je dirais volontiers la qualité des âmes qu'abritent le plus souvent ces murs paisibles, entourés à plaisir de sombres mystères par une impiété romanesque, ils auraient, je pense, pitié de leurs propres fantômes, et se reprocheraient d'avoir perdu

tant d'années à calomnier ce qu'ils ignorent. Mgr Baudry fut, dès le commencement, une de ces âmes à la fois douces, graves, ardentes, emportées comme par instinct vers les idées généreuses, que la règle ecclésiastique, tempérée par la charité intelligente et paternelle des supérieurs, laisse se développer dans le bien librement, mais non sans direction et sans sauvegardes.

Il était né le 1<sup>er</sup> novembre 1817, à la Turmelière, commune de Montigné, d'une famille vénérable et honorée de tous. Son père avait fait la guerre de Vendée. Quand la religieuse province se leva pour protester qu'il y avait encore en France un sang prêt à être versé pour Dieu et le roi, cet homme de cœur partit, et s'attacha à M. d'Autichamps qu'il suivit dans tous les hasards de cette guerre héroïque. Une de ses filles entra au Carmel, elle est aujourd'hui supérieure des Carmélites de Nantes. Charles-Théodore Baudry, l'un de ses fils, fut de bonne heure appliqué aux études ecclésiastiques, d'a-



bord dans le petit séminaire de Beaupréau, puis au grand séminaire de Nantes.

Nous devons à d'intimes communications des détails touchants sur l'enfance du jeune séminariste. Il aimait avec une sorte de passion prophétique le silence et les grands horizons. Pour se satisfaire dans ces deux amours, le jeune enfant prenait quelque livre sérieux, et s'en allait au loin dans le domaine paternel ; puis il avisait quelque grand arbre antique, et, avec l'agilité d'un petit campagnard, il montait au faite, et s'installait dans les branches et se cachait dans le feuillage de son vieil ami. Il passait là des journées entières, lisant, rêvant, priant, allant du livre à l'horizon, de l'horizon à Dieu, jusqu'au jour où il ne monta plus sur les arbres, et « dit adieu aux montagnes, aux vallées, aux fleuves, aux ombrages inconnus, pour se faire dans sa cellule, entre Dieu et son âme, un horizon plus vaste que le monde (1). »

Le séminaire de Nantes était alors dirigé par

(1) P. Lacordaire, *Lettres à des jeunes gens*.

un prêtre éminent en sainteté, et dont le nom est resté entre tous comme un type de douceur et de piété sacerdotales. Nous voulons parler de M. de Courson. Le vénérable supérieur n'eut pas de peine à deviner les trésors que cachait « la nature un peu sauvage du jeune Vendéen, » et, ses études à peine terminées, il le fit entrer dans la compagnie de Saint-Sulpice. Mgr Baudry s'y appliqua d'abord à l'étude spéciale et à l'enseignement de la philosophie. Grand admirateur de Malebranche, mais admirateur averti et sagace, il sut prendre dans les vues profondes de notre illustre métaphysicien français tout ce que pouvait accepter la tradition philosophique des Pères et la doctrine de l'Eglise. Une foule de jeunes esprits s'enflammèrent pour cet enseignement, qui, dépassant les lignes étroites des programmes, et nullement satisfait des banales et stériles dissertations trop souvent en usage sous le nom de philosophie, s'attachait, avec une sincérité passionnée, aux problèmes les plus intéressants de





la connaissance humaine et à la nature même de l'âme, à sa vie intérieure, à ses relations avec le monde et avec Dieu. Un des plus ardents et des plus remarquables disciples de M. Baudry, aujourd'hui professeur de dogme à la Faculté de théologie de Paris, M. l'abbé Hugonin, devait donner plus tard une expression de la doctrine du maître dans un ouvrage qui a pour titre : *Ontologie ou étude des lois de la pensée*, et dans lequel le savant et modeste auteur a écrit ces lignes, également honorables pour le disciple et pour le maître : « C'est à M. Baudry que nous devons tout ce qu'il y a de bon et d'utile dans ce livre. »

Lorsqu'en 1845, M. de Courson fut appelé à prendre, comme Supérieur général, la direction de la compagnie de Saint-Sulpice, il ne put consentir à se séparer de son fils spirituel ; il se hâta de l'appeler à Paris, au séminaire de Saint-Sulpice, et lui confia la chaire de théologie dogmatique, puis celle de théologie morale. Bientôt, M. de Courson ayant quitté ce monde,

M. Carrière, le nouveau supérieur général de Saint-Sulpice, honora M. Baudry d'une confiance égale à celle de son premier père, et, comprenant que toutes les qualités de son esprit l'appelaient à ne point quitter les régions les plus élevées des sciences théologiques, il lui donna la direction du grand cours, c'est-à-dire d'un enseignement supérieur établi pour les élèves qui, ayant terminé leurs études de théologie, veulent approfondir les points principaux d'une science dont ils ne possèdent encore que les lignes générales et les données élémentaires. C'est là que M. Baudry put vraiment déployer les ressources de sa haute intelligence, et mettre à profit la vaste érudition que lui avait acquise une lecture quotidienne, assidue et laborieuse des Pères de l'Eglise et des scolastiques.

On vit alors se produire à Saint-Sulpice un phénomène rare entre tous et dans tous les ordres de la pensée, aux temps où nous vivons ; je veux dire qu'on vit *un maître* entouré de dis-



*ciples*. Je ne dis pas un professeur entouré d'élèves; je ne dis pas un parleur qu'on admire, qui distrait pendant une heure et qu'on oublie; je ne dis pas même un savant auquel on va dérober avec insouciance et ingratitude les résultats de ses recherches : tout ceci se voit dans nos écoles. Mais je dis un maître aimé, vénéré, recherché, entouré avec passion par les nouveaux venus joyeux de posséder à leur tour ce que d'autres avaient aimé avant eux, entouré avec persévérance par les anciens, inséparables de leur cher professeur, et surmontant tous les obstacles que la distance crée fatalement entre les hommes, pour le rechercher, le retrouver et lui répéter : « Nous vous écoutons, maître, parlez ! » Qui dira de quels éléments se compose cette profonde et réelle filiation intellectuelle ? Il est plus facile de la sentir en soi et de la constater au dehors que de la définir. Demandez à un élève de M. l'abbé Noirot ce qu'il tient de son maître. Peut-être ne saura-t-il pas le définir. Cependant il vous dira qu'il se sent

*disciple*, et avant même qu'il vous l'ait dit, vous l'aurez vu. Tels sont les vrais maîtres : esprits puissants et rares, qui ne renvoient pas sans un signe l'âme qu'ils ont touchée, mais qui lui laissent comme une marque de leur passage, contre laquelle ni le temps, ni l'oubli, ni les passions mêmes, ni le mal, ne peuvent rien faire pour l'effacer ! Puissance de l'esprit : puissance du cœur aussi, et de la volonté ! car tout vrai maître est directeur, et tout vrai disciple aime et obéit autant qu'il apprend. Qu'il était sincère dans les disciples de M. Baudry, cet abandon de l'âme tout entière à la direction intellectuelle et morale de celui qu'ils appelaient avec une vénération tendre « le Père Baudry ! » Comme ils revenaient à lui toujours, sans cesse, de loin ! Comme ils sentaient sans se plaindre, mais plutôt avec une sorte de joie filiale, le besoin qu'ils avaient de ses conseils pour leurs études, de sa direction pour leur conduite ! Jaloux des plus jeunes, qui, dans l'intérieur du séminaire, et par droit premier,



possédaient le maître et recevaient son enseignement, les anciens élèves se consultèrent un jour, et résolurent de demander à M. Baudry de leur rendre, une fois au moins par semaine, le bonheur de l'entendre. Le vénéré supérieur de Saint-Sulpice ne refusa rien à un si touchant désir, et, chaque vendredi, après les fatigues d'une journée diversement laborieuse, la petite cellule de M. Baudry fut envahie par une société d'ecclésiastiques parmi lesquels on pouvait compter plusieurs membres de la haute administration diocésaine, tous charmés de se taire le soir devant le maître qu'ils aimaient, après avoir eux-mêmes porté la parole sacrée une partie du jour. Douces réunions, silences admirateurs, chère cellule ! vous ne quitterez le souvenir d'aucun de ceux qui vous ont connus ! Les plus humbles détails demeureront dans leur mémoire comme un parfum touchant du passé. Quel empressement pour arriver au début même de la conférence, et n'en rien perdre ! quel embarras mêlé d'une douce gaîté

pour placer dans la petite cellule tous les auditeurs ! quelle difficulté de se procurer une chaise aux dépens des cellules d'alentour ! et puis quelle attention et quel recueillement quand M. Baudry commençait le discours sur un ton humble et embarrassé, disant d'ordinaire : « Messieurs, je suis vraiment confus de  
« parler devant vous sur le grand sujet qui  
« nous occupe. C'est moi qui devrais ici vous  
« écouter. Il n'y en a pas un de vous qui ne  
« parlât beaucoup mieux que moi sur cette  
« matière... » Et comme personne ne répondait, si ce n'est par un sourire d'incrédulité silencieuse, au regard aimable et inexprimablement fin que le P. Baudry promenait lentement sur l'assemblée : « Allons, Messieurs, reprenait-il, puisque vous le voulez, commençons... »

Il commençait alors ; indiquait à grands traits les contours principaux de sa pensée, puis pénétrait tout à coup dans les profondeurs du sujet, quitte à être suivi ou laissé en chemin et retrouvé plus tard par tel ou tel de ses audi-



teurs, ébloui de la lumière ou fatigué de la continuité du vol. M. Baudry parlait d'abord lentement, presque pesamment, et avec une sorte d'impassibilité théologique, étrangère, ce semble, à toute émotion. Cependant, même alors, celui qui eût observé son regard plein de feu eût été frappé du contraste étrange que présentait tant de rigueur scolastique avec l'ardeur contenue de ce regard enflammé. Mais, bientôt, tout à coup, au premier choc d'idées, c'était la flamme qui devenait maîtresse. La parole vibrait alors, incisive, ardente, émue; l'œil étincelait, la main tremblait; ce pâle et austère visage s'illuminait d'éclairs, de sourires, de ravissements inattendus; nul n'en pouvait douter, c'était bien la grande éloquence qui remportait la victoire et triomphait de toutes les résistances que semblait lui opposer sa victime. Lutte sublime ! le plus beau spectacle qu'une âme humaine puisse donner de sa grandeur, après le spectacle de sa vertu.

L'humble directeur de Saint-Sulpice, pris en

flagrant délit d'éloquence, et convaincu, sans excuses ni défenses possibles, d'être orateur, dut accepter une mission nouvelle que lui imposa, en 1860, S. Em. le cardinal Morlot, alors archevêque de Paris, de grave, pieuse et douce mémoire. Il lui fut demandé de prêcher la retraite ecclésiastique du diocèse de Paris. M. l'abbé Icard, lui aussi directeur de Saint-Sulpice, partagea fraternellement le fardeau de M. Baudry, et joignit à l'éclat de ses hautes méditations sur le sacerdoce, le bienfait d'entretiens plus familiers sur les devoirs des ecclésiastiques. Cette retraite eut un grand retentissement ; mais, depuis quelque temps déjà, la paix de la petite cellule était troublée. La réputation de science et de sagesse de M. Baudry avait passé les frontières de Saint-Sulpice, et l'austère humilité qui veille pour les défendre n'avait pu empêcher qu'un rayon du dehors ne pénétrât jusqu'à lui.

Ce n'était encore qu'un rayon de renommée, mais ardent déjà, et tel qu'on y pouvait pres-



sentir les premiers feux de la célébrité selon le monde. Des hôtes inattendus sollicitaient l'honneur d'être accueillis, et demandaient au pieux prêtre sa direction et ses conseils pour les plus graves affaires de la controverse générale ou de la vie politique. La pauvre cellule, qui n'avait guère reçu jusqu'alors que les visites des jeunes élèves du séminaire, s'étonnait d'entendre maintenant de bien autres confidences; et dans l'étroit corridor qui la précède, on ne voyait plus seulement se promener quelque jeune lévite récitant son chapelet, mais d'illustres personnages moins habitués à faire antichambre debout, dans un escalier, qu'à accorder ou à refuser de solennelles audiences.

Une première tentative fut faite au commencement de l'année 1860, pour décider M. Baudry à accepter l'évêché de Vannes. Cette tentative fut absolument repoussée : aucune influence d'aucun genre ne put triompher des résistances de l'humble prêtre, fidèle en ce point à un usage déjà deux fois séculaire de

la docte et modeste compagnie de Saint-Sulpice. Les répugnances invincibles que M. Baudry manifesta dans ce moment peuvent nous faire mesurer la gravité des motifs qui le décidèrent, une année plus tard, à changer de conduite; ces motifs furent, nous le savons, de la nature de ceux qui, pour un prêtre, seront toujours des ordres; et ce n'est trahir aucun secret que de rappeler, comme étant connue d'un grand nombre, l'insistance personnelle que mit à cet égard le vénérable cardinal Morlot.

Nommé le 30 janvier 1861 évêque de Périgueux, peu de temps après, ayant reçu de Rome l'institution canonique, et sacré le 5 mai, Mgr Baudry partit pour son diocèse, dont il voulut presque aussitôt prendre entièrement possession. Déjà fort affaibli par de longues années d'enseignement, visiblement consumé par les flammes intérieures d'une pensée trop forte pour les organes qui la portaient, épuisé par les devoirs d'une vie sédentaire dont il avait accepté avec une rigueur extrême toutes les



obligations, souffrant, épuisé, déjà malade, il ne put se vaincre assez pour se reposer d'abord; mais entraîné, par son âme, il se jeta pour ainsi dire sur le champ de bataille, comme ces guerriers blessés qui sentent que la vie s'échappe, et qui donnent en un seul moment tout le sang qui leur reste. Ce qu'il accomplit dans sa première visite pastorale fut prodigieux, et surtout désolant; car il fut évident dès lors que les forces du pieux évêque trahiraient demain son zèle, et que, dans le prodige même de son énergie momentanée, on devait voir le signe suprême d'une ardeur qui consumait tout l'aliment avant de s'éteindre.

C'est à peine si le diocèse de Périgueux et de Sarlat a vu passer dans ses églises la douce et austère figure de Mgr Baudry. Nous sommes assuré cependant qu'il ne l'oubliera point, et que les enseignements tombés de ses lèvres ou de sa plume demeureront gravés dans la mémoire de tous. Les trop rares mandements qu'il a eu l'occasion d'adresser à ses fils spirituels

resteront longtemps dans leurs mains comme des témoignages authentiques de sa doctrine, de son zèle pastoral, de son amour pour l'Église et de son attachement à la chaire de Saint-Pierre (1). Nul n'oubliera les paroles qu'il adressait, en des jours de suprêmes inquiétudes, aux fidèles du diocèse dont il prenait possession :

« L'Église et son chef vénéré vivent de la même  
« vie, tressaillent des mêmes joies, souffrent  
« des mêmes douleurs : l'indépendance de la  
« chaire apostolique est l'indépendance de  
« l'Église, l'indépendance du monde ; et quand  
« cette indépendance semble menacée, les  
« évêques se lèvent pour la défendre et la co n

(1) Parmi les œuvres que, durant le temps très-court de son épiscopat, Mgr Baudry a fondées à Périgueux, nous remarquons celles de l'Adoration perpétuelle, du Denier de Saint-Pierre, des Missions diocésaines et des Écoles ecclésiastiques. (Voir le court et touchant mémoire écrit peu de jours après la mort de Mgr Baudry, par M. l'abbé de Las Cases, vicaire général de Périgueux et ami de l'illustre prélat, et qui a pour titre : *Quelques mots sur l'épiscopat de Mgr Baudry.*)



« solider. Admirable spectacle, nos très-chers  
« frères, qui console nos cœurs dans les temps  
« de douloureuse angoisse que nous traver-  
« sons ! Fixons plus que jamais avec amour  
« nos regards sur notre Père bien-aimé ; au  
« sort de cette grande et sainte victime sont  
« attachées les espérances et les craintes de  
« tous les enfants de l'Église. Témoignons à  
« notre saint Pontife d'autant plus d'amour et  
« de dévouement que sa douleur est plus amère  
« et sa résignation plus sublime. Sa double  
« royauté a été méconnue : des enfants égarés  
« et coupables ont voulu se soustraire à son  
« autorité. Ils reviendront, nous en avons l'es-  
« pérance ; ils comprendront qu'en repoussant  
« cette couronne, ils ont repoussé leur gloire.  
« Et toi, ville éternelle, à laquelle les pontifes  
« rois que Dieu t'a donnés ont procuré plus de  
« grandeur que n'en rêvèrent jamais pour toi  
« tes Césars, tu sauras un jour que ta prospé-  
« rité, ton bonheur et ta paix sont dans ta sou-  
« mission à tes pontifes !

« ...Pour vous, ô saint pontife Pie IX, que  
« toute l'Église regarde en ce moment, ô chef,  
« ô pasteur, ô Père, quelle parole vais-je en-  
« voyer à votre cœur en ce moment, où pour  
« la première fois tombe de mes lèvres le lan-  
« gage épiscopal ! quel accent vais-je donner  
« à cette parole ? O père de nos âmes, rien dans  
« vos malheurs ni dans vos angoisses ne nous  
« demeurera jamais étranger !

« Puissent ces prières et ces espérances arri-  
« ver jusqu'au cœur de celui qui est en ce  
« monde la fidèle et vivante image du Christ,  
« et qui, vraiment prêtre, c'est-à-dire à la fois  
« victime et pontife, ne cesse de souffrir et  
« d'intercéder pour les hommes ! puissent-elles  
« lui porter, au milieu de ses amertumes et de  
« ses angoisses, un peu de consolation et de  
« soutien, en lui montrant, dans les rangs de  
« l'épiscopat français, une tendresse filiale et  
« un dévouement de plus ! »

Le dernier mandement que le savant évêque  
put adresser à son diocèse a été écrit, on peut



le dire, dans les angoisses de la mort. C'est cet écrit qu'il faut lire si l'on veut connaître l'implacable courage de ce grand esprit aux prises avec les défaillances de son corps. Le mandement de l'évêque de Périgueux pour le carême dernier, est un traité complet et admirable sur l'Église : « Entre tous les dogmes que Dieu a « révélés au monde, » dit Mgr Baudry, « il n'en « est point de plus utile à connaître que le « dogme de l'Église. » Il n'en est pas non plus, l'évêque de Périgueux le savait bien, de plus contesté en nos jours, et autour duquel les passions impies aient accumulé plus de malentendus, de calomnies, de confusions et de négations. Le pieux évêque expose d'abord la place qu'occupe l'Église dans le plan divin ; il montre la beauté de sa constitution, l'éclatante évidence des signes qui font reconnaître la véritable Église, et les devoirs qu'impose à toute âme humaine la connaissance de ces signes divins. Cette exposition faite, il aborde la région des erreurs accumulées contre le dogme de

l'Eglise. Il rencontre le protestantisme, et s'efforce de dissiper les nuages de sa défiance et de son hostilité. Mais il sent alors toute la difficulté terrible d'un tel travail, et dans la douleur de ne pouvoir atteindre les chères âmes égarrées qu'il voudrait ramener au bercail, il laisse échapper de son cœur des accents trop admirables pour que nous résistions au bonheur de les redire :

« Hélas ! s'écrie-t-il, nous ne pouvons parler  
« cœur à cœur à ceux que nous voudrions  
« éclairer : des luttes malheureuses nous ont  
« divisés ; elles ont causé je ne sais quel éloi-  
« gnement que l'on ne peut faire disparaître  
« sans effort. Pensée douloureuse pour notre  
« âme ! je parlerai, et ma parole ne pénétrera  
« point jusqu'aux cœurs que je voudrais éclai-  
« rer : si quelqu'un y prête en passant une  
« oreille distraite, son âme prévenue par  
« les pensées d'un zèle qui n'est pas selon  
« Dieu, par un préjugé ancien ou par une  
« amertume secrète, n'en retirera qu'un triste



« sentiment de répulsion ou d'indifférence.  
« Ah ! que je voudrais donc m'entretenir cœur  
« à cœur avec eux, et, comme le dit l'apôtre  
« saint Jean, « *os ad os loqui !* » Mon Dieu !  
« quelle douleur vous mettez parfois au cœur  
« de vos pontifes ! L'illustre et saint évêque  
« de Nazianze, le docte Grégoire, s'adressant  
« un jour à son peuple, s'écriait, la tristesse  
« dans l'âme et les larmes dans les yeux : « O  
« mes frères, plaignez-moi, car tout ce que je  
« puis vous donner, c'est ma parole, et ce don  
« de ma parole, c'est trop peu pour mon  
« amour. » Et nous, pasteur et père d'âmes  
« que nous ne connaissons pas, nous ne pou-  
« vons pas même leur donner notre parole ;  
« elles ne la recevront pas vivante, elles ne  
« l'auront pas pleine et entière avec l'ensem-  
« ble des développements qui la rendraient  
« féconde.

« Mais bientôt après, le saint évêque de Na-  
« zianze, se reprochant à lui-même son dé-  
« couragement, ajoutait : « Ah ! la parole, c'est

« beaucoup, c'est le verbe du cœur; quand  
« cette parole est la parole du cœur de Dieu,  
« tombée dans le cœur de son ministre, elle  
« est vraiment un don merveilleux, et celui  
« qui la dispense peut s'estimer bien heureux.»

« Nous n'avons ni la science ni la sainteté  
« de l'illustre pontife de Nazianze, mais animé  
« du même sentiment, qui est celui du sacer-  
« doce catholique, nous voudrions, nos frères  
« bien-aimés, quoique séparés de vous, entre-  
« tenir avec vous ce commerce intime de la  
« parole de la foi dont l'Apôtre disait : « *Vivus*  
« *est enim sermo Dei et effcax et penetrabilior*  
« *omni gladio ancipiti.* »

« Notre consolation, séparé de vous comme  
« nous le sommes, sera donc de vous adres-  
« ser, par ces lettres, quelques paroles de notre  
« cœur : nous les confions à la conduite des  
« saints Anges, et nous invoquons sur elles et  
« sur ceux à qui elles sont destinées, l'action  
« miséricordieuse de la Providence de notre  
« Dieu ! »



Cependant, si amères que soient les résistances protestantes, Mgr Baudry en connaissait de plus implacables et de plus douloureuses : ce sont les résistances de l'âme révolutionnaire, ce sont les soupçons cruels, les méfiances injurieuses qu'elle oppose à l'appel de cette grande société qui porte cependant, et qui porte seule dans le monde, l'arche de la paix, du bonheur et de la liberté des peuples.

L'évêque va droit à cette pauvre âme blessée, trompée, enivrée de calomnies sacrilèges, et il lui parle le seul langage capable de rendre à notre siècle le bienfait de la confiance en Dieu et en son Église, c'est-à-dire, en même temps que le langage de la réprobation pour ses erreurs et ses injustices, celui du respect pour les aspirations légitimes des hommes, et d'une sympathie sincère et loyale pour les principes constitutifs des sociétés modernes. Il lui montre que, loin de condamner ces principes, l'Église les accepte en les purifiant, et qu'il n'y a rien d'incompatible entre la doctrine

catholique et les maximes de notre droit public. « On nous objecte, dit Mgr Baudry, les  
« actes du Saint-Siège. Si c'était le lieu de les  
« examiner, nous verrions que, loin d'être en  
« opposition avec les libertés civiles sagement  
« entendues, ils en sont le plus solide appui.  
« Qu'on y distingue avec soin la fausse liberté  
« du mal, ou l'indifférence à l'égard de la loi  
« morale, d'avec cette liberté sociale qui dé-  
« clare le citoyen exempt de la contrainte que  
« voudrait exercer contre lui la société civile  
« pour lui imposer des croyances, et on aura  
« fait disparaître la confusion qui donne nais-  
« sance à la plupart des objections qu'on di-  
« rige sans cesse contre nous.

« Il ne faut pas se lasser de le répéter : entre  
« l'Église catholique et les âmes honnêtes, il  
« ne peut y avoir ici qu'une confusion de mots ;  
« il est impossible qu'il y ait une cause réelle  
« à des dissentiments sérieux. »

Paroles bienfaisantes autant que justes et  
sages ! telles que si elles étaient seules répé-



tées, seules écoutées parmi nous, la victoire serait trop assurée pour la vérité ! Aussi l'ennemi de Dieu ne le souffre-t-il point, et impose-t-il aux défenseurs de la doctrine catholique le double fardeau de combattre sans cesse au dehors l'erreur qui la repousse, et de se séparer au dedans, par un acte continuel de vigilance et d'énergie, des esprits excessifs qui la défigurent et la compromettent.

Pieux et savant évêque de Périgueux, illustre et cher maître, nous avons besoin de vous dans les périls de ce double combat ! Qui nous rendra vos exhortations ardentes, vos prédications pleines d'espérance, vos encouragements dans les heures douteuses, vos conseils de théologien, de prêtre, de père et d'ami ? Qui nous rendra la flamme de votre regard pour nous relever de l'abattement, l'étreinte brûlante et fiévreuse de votre main pour nous rappeler à l'heure de la fatigue « qu'on a toute l'éternité pour se reposer ; » la bénédiction de cette main sacerdotale pour mettre la paix dans nos âmes,

et leur faire sentir qu'après avoir combattu selon ses forces, on a le droit de se reposer tranquillement sur le cœur de Dieu ?

C'est la place divine où lui-même s'est reposé.

Après les longueurs et les langueurs cruelles d'une maladie douteuse, mais qu'on sentait fatale, et les ennuis d'un long exil loin de son cher troupeau, le pieux évêque de Périgueux, sentant venir sa fin, voulut mourir dans son diocèse, parmi ceux que Dieu lui avait confiés au jour de sa consécration.

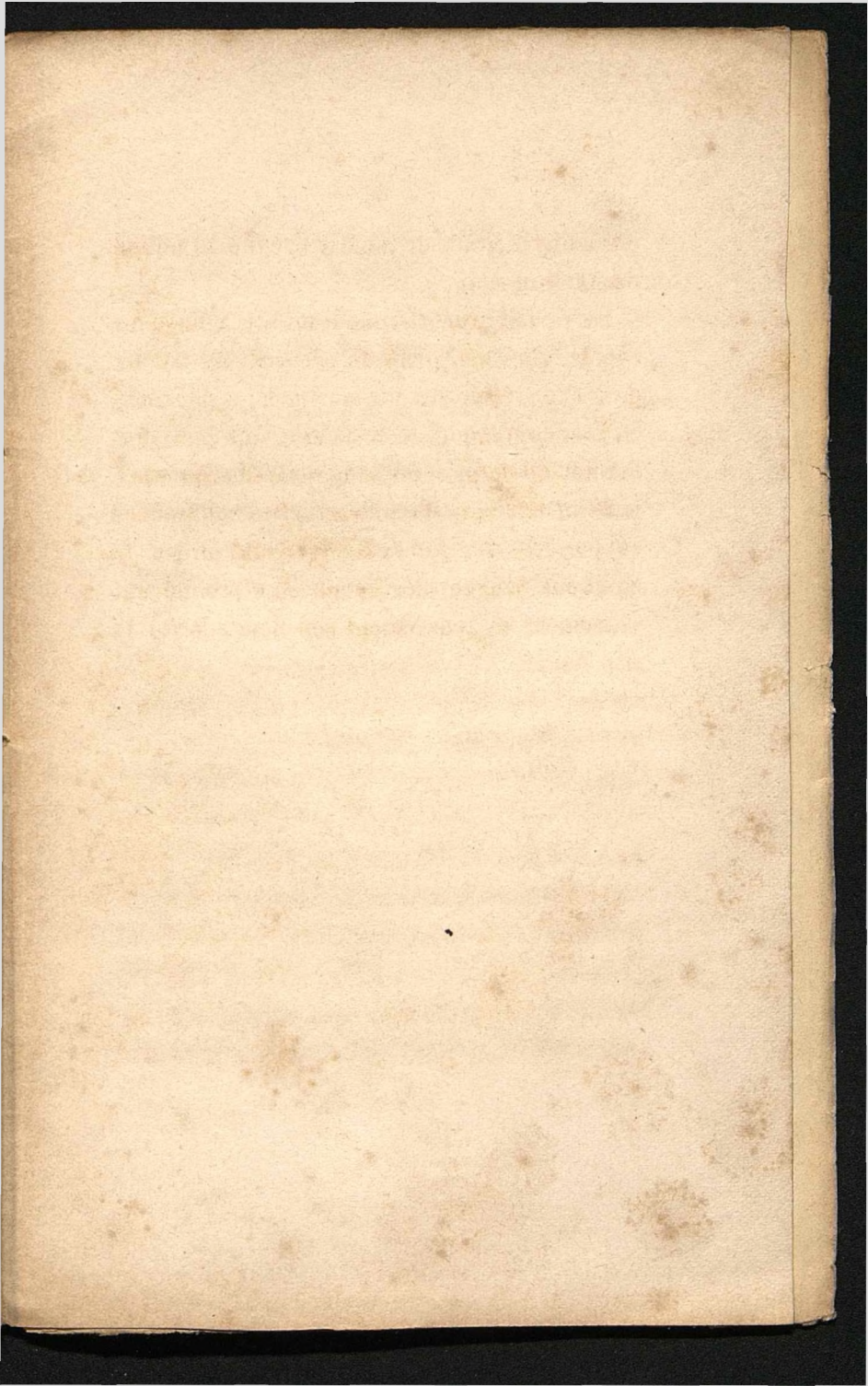
Un scrupule, comme en connaissent les serviteurs de Dieu, avait affligé son âme dans son exil : il se reprochait d'occuper un siège épiscopal sans pouvoir s'acquitter de tous les devoirs de sa charge, et un jour, vaincu par ce regret, il avait envoyé sa démission et au Saint-Père et à l'Empereur. Cette démission ne fut acceptée ni à Paris ni à Rome, et si la Providence ne rendit pas à l'humble prélat les bienheureuses fatigues de l'apostolat, elle lui accorda



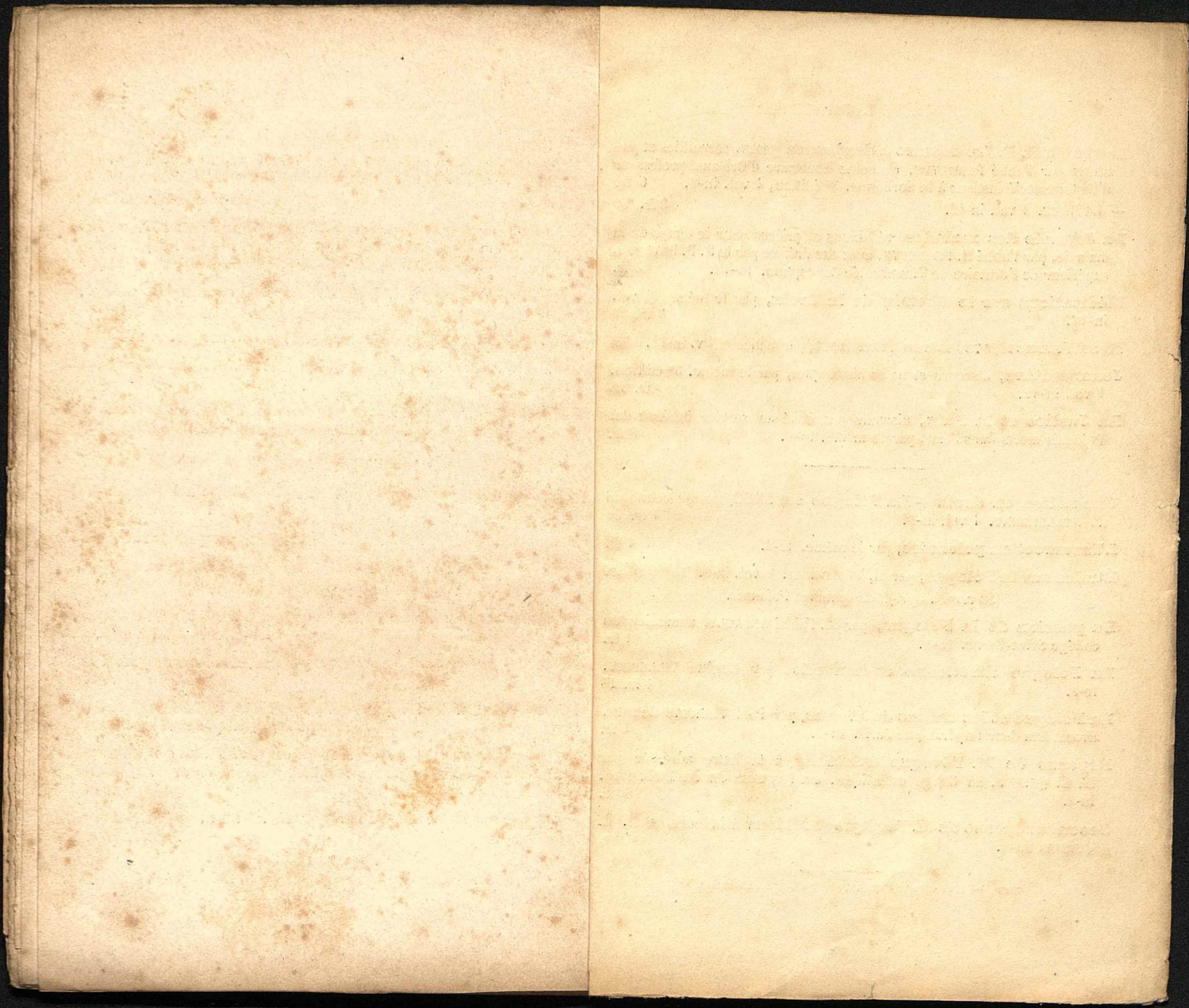
du moins la grâce de mourir évêque au milieu de son troupeau.

Il s'est fait rapporter mourant à sa ville épiscopale, y a reçu, plein de sérénité, les adieux de ses amis et de ses fils spirituels, a demandé en grande tranquillité de cœur la suprême communion du corps et du sang de Jésus-Christ, et le 28 mars 1863, après de cruelles souffrances supportées avec force, il s'est endormi sur le cœur du Sauveur des hommes en prononçant gravement et tendrement son nom adoré : O mon Jésus!











À LA MÊME LIBRAIRIE :

**Lettre du R. P. Lacordaire à des jeunes gens**, recueillies et publiées par l'abbé PERREYVE, chanoine honoraire d'Orléans, professeur d'Histoire ecclésiastique à la Sorbonne. 3<sup>e</sup> édition, 4 vol. in-8. 6 fr.  
— LE MÊME. 4 vol. in-12. 3 fr. 50

**La Journée des malades**, réflexions et prières pour le temps de la maladie, par l'abbé H. PERREYVE, avec une Préface par le R. P. PÉTETOT, supérieur de l'Oratoire de l'Immaculée Conception. In-18. 3 fr.

**Méditations sur le Chemin de la Croix**, par le même. 4 vol. in-18. 4 fr. 50

**Rosa Ferrucci, ses lettres et sa mort**, par le même. 4 v. in-18. 80 c.

**Jeanne d'Arc**, discours et notes historiques, par le même. 3<sup>e</sup> édition. 4 vol. in-12. 4 fr. 25

**La Justice et la Paix**, discours prononcé au service funèbre des Polonais morts dans l'exil, par le même. In-8. 4 fr.

**Une nation en deuil. — La Pologne en 1860**, par le comte de MONTALEMBERT. 4 vol. in-8. 4 fr. 50

**L'Insurrection polonaise**, par le même. In-8. 4 fr.

**Études sur la Pologne**, par M. WOŁOWSKI. 4 vol. in-8. 5 fr.  
(Se vend au profit des pauvres Polonais.)

**La passion de la Pologne**, par M. l'abbé ANSAULT, aumônier du collège Saint-Barbe. In-8. 4 fr.

**La Pologne chrétienne et nouvelle**, par Eugène VILLEDIEU. In-8. 4 fr. 25

**La Pologne et les traités de Vienne**, par Paul THUREAU-DANGIN, avocat à la Cour Impériale de Paris. In-8. 4 fr.

**Réponse de M. l'évêque d'Orléans** à la lettre adressée par M. E. QUINET, au Clergé catholique, en faveur de la Pologne. In-8. 50 c.

**Seconde réponse de M. l'évêque d'Orléans** à la lettre de M. E. QUINET. In-8. 50 c.

P  
25